

Archives de Lugano (Tessin) – Journal du guide Fiorenzo Barbabietol 20 juillet 2029

Le soleil est au-dessus du Monte Bré. A l'ouest, le pic San Pellegrino est étincelant avec la réverbération sur les milliards de petits éclats de mica de la roche nue. Comme chaque fois, je ne sais plus si je dois admirer le spectacle ou me rappeler les forêts vert foncé et les pâturages vert tendre où j'ai grandi. Il doit être cinq heures de l'après-midi, il fait 40 degrés à l'ombre et je viens de laisser mon groupe de touristes à l'échoppe de Marvella qui vend des presse-papiers avec le lac de Lugano à l'intérieur. Retournez la bulle et la neige tombe sur le lac. Elle en a trouvé mille quatre cents dans les sous-sols d'un entrepôt délabré près de l'ancien port.

L'excursion, je ne la commence jamais par le bord de l'abîme. La vue sur le lac vidé de toute son eau je la réserve au détour d'un passage à Gandria. De toute façon, c'est la première chose que les voyageurs se sont empressés d'aller voir en sortant de l'aéroport, en faisant la promenade aménagée par les officiels de la maison du tourisme. Je suis un guide indépendant et je tiens ma réputation de mes chroniques plus précises que des explications scientifiques, car j'y étais. Les jeunes ne savent que ce qu'on leur a raconté. Je suis un témoin de la révolution climatique de 2008. Les photos de l'exposition permanente ne sont pas aussi explicites que mes récits. J'emmène mes promeneurs à travers la montagne jusqu'au promontoire en leur parlant du passé et du revers du climatique. Si j'en rajoute c'est juste pour les émouvoir et les faire sortir de leur docilité de vacanciers. Je suis un bon guide, ils s'en souviennent. Certains m'écrivent de déserts connus comme ceux de l'Arkansas ou du Texas.

Ce matin, quand le carillon de l'église a sonné dix heures je suis sorti de l'ombre : Ciao Ciao, Fiorenzo, votre guide pour toujours ! La troupe s'est approchée. Une dizaine de personnes, des couples et des familles pour une petite randonnée facile, en ville et sur les sentiers, les petites routes bordées de villas tombées en décrépitude, entre la montagne et le lac. Nous sommes partis par la via Canova et, à chaque bâtiment je leur ai décrit l'autre monde, celui de l'eau, du vert et des saisons et la fin des pluies, la fuite des gros banquiers, des gros commerçants, l'arrivée des experts du consortium.

J'ai pris la direction des sentiers avec un arrêt à la boutique dans la via Séraphino Balestra. Puis j'ai pris la direction du monte Bré par les sentiers. A la montée, je suis pédagogue, géologue, vulcanologue, ethnologue. Je baptise les cailloux de noms scientifiques. Nous croisons des indigènes aux modes de vie traditionnels, quoiqu'un peu travestis par la civilisation. Lorsque nous nous retournons et regardons la plaine brûlée, je situe les lieux en apprenant aux touristes les bases de l'ancienne civilisation : Paradiso, où les castes régnaient jouaient aux dés dans des grandes cases blindées, les casinos ; Banco, où fut trouvé le premier signe d'un langage primitif ; Cantine di Mexxo, Cantine di Fondo, où les marchandises étaient stockées avant de payer l'octroi dans des estaminets peints en rouge et blanc ; Campionne, je n'en parle pas, c'est l'Italie ; Arogno, je décris chaque maison, chaque arbre, chaque jardin, chacun des habitants. A cette évocation, les enfants se poussent du coude en gloussant et un adulte, qui se veut plus adulte que les autres, me dit gentiment : L'arbre, c'est une allégorie ?

A midi nous sommes arrivés au sommet, ils étaient un peu fatigués. L'air est brûlant, la pause est obligatoire. J'ai une grande tente réservée – j'ai dû payer cher le consortium – à l'écart de la foule qui arrive par le téléphérique. Le pique-nique est prêt dans des containers, avec les boissons gazeuses. Pour moi, j'ai ma gourde d'eau dans mon sac.

Une fois que tout le monde est rassasié, nous nous installons face au monte Caprino et à l'alpe d'Arogno pour boire le thé pétillant et, avant de les laisser somnoler, je prends ma casquette de climatologue et mon bâton de conteur. Je commence en m'adressant au plus jeune des enfants :

« Quand j'étais petit, je suis né dans le village d'Arogno sur la montagne en face.

C'était il y a cinquante et cinq ans. Ma maison était un chalet en pierre, avec un balcon en bois et un toit de bardeaux. Mon père qui était forestier, ma mère qui restait à la maison et ma sœur qui allait à l'école ont dit que, comme je gigotais beaucoup, je serais marathonnier. Et bien, crois le ou non, j'en ai fait des kilomètres ! Regarde mes mollets ! J'en ai gagné des courses ! A force de slalomer entre les sapins, je suis devenu un p'tit gars fortiche. Je me réveillais le matin et je sautais du lit pour ouvrir mes volets. L'air frais entraînait dans la chambre et je respirai à pleins poumons. Dès que l'odeur du petit-déjeuner parvenait jusqu'à moi, je déboulais le vieil escalier en courant. Chocolat et tartines de confitures de myrtille, céréales et bol de lait, jus d'orange, pain d'épices, j'en rêve encore ... c'est loin maintenant. En grandissant, j'ai continué à randonner par les sentiers, traversant des prairies humides, au bord des névés, vers les sommets des alpes. Vertes et blanches, elles étaient hier. Elles sont fauves aujourd'hui. Regarde, vois les rivières devenues canyons, les glaciers transformés en cirques arides, les prairies fleuries changées en cailloux dorés. Mais c'est beau, tout comme le Tassili il y a des dizaines d'années, quand je courais dans le désert. »

T'es triste ? M'a demandé une petite Léa en me tendant un bonbon au coca cola.

Non gentille Léa, les palmiers au bord du lac sont toujours là. Une goutte d'eau suffit pour faire pousser ceci.

J'ai glissé une datte juteuse dans sa main potelée.

C'est bon hein ?

Elle a fait oui de la tête.

Les grands sont intrigués. Ils me questionnent, veulent des mots savants. J'évapore l'eau, sublime la neige, brûle les forêts, lessive les sols, électrise les nuages, écoule les boues. L'ambiance atmosphérique est à son comble. Rendez-vous compte ! Quelque quatre-vingt sept litres par mètre carré s'évaporent chaque jour. Une partie retombait, une autre était emportée par des vents violents. Les eaux de la rivière Treza, à la frontière avec l'Italie, gonflaient dangereusement. Les arbres tombaient, bloquaient les routes. A l'époque, les bords de l'eau étaient très prisés pour passer des vacances. On n'arrivait plus à évacuer les campeurs qui s'étaient installés à proximité. Nous, les autochtones, nous ne sortions plus guère. Barricadés dans nos maisons, nous étions moites, un jour glacés, le lendemain en sueur. La nuit, nous ne dormions pas tant la température montait, montait. Le brouillard s'intensifiait, l'eau ruisselait de partout. Et pourtant, le niveau du lac baissait.

La nouvelle s'était propagée comme une fusée. Les villes de Bissone et Melide ont donné l'alarme. Chacune de son côté du lac voyait la voie qui les relie sortir des eaux un peu plus chaque jour. Les autorités suisses ont commencé alors à craindre pour la renommée. Elles ont fait appel à l'aide internationale. Genève a perdu sa légendaire tranquillité. D'internationale, la ville est devenue ultra-multi-nationale. Des unités de casques de pompiers, de casques bleus, de casques blancs, de casques orange sont venues du monde entier en hélicoptères. Mais les appareils restaient au bord de la masse humide et chaude. Aucune troupe n'osait s'avancer dans le brouillard et la gadoue tessinoise. Les tunnels ferroviaires furent hors d'usage, les autoroutes coupées. Des experts sont arrivés de Milan car des pluies diluviennes commençaient à s'abattre sur la ville. La Lombardie nous accusait de manipulations climatiques. Le monde entier parlait de nous. Bientôt nous n'eûmes plus d'électricité, plus de radio ni de télévision, plus de nouvelles de l'extérieur

Au bout de sept semaines, nous avons ressenti comme un allègement de la moiteur. Le soleil apparaissait par intervalle. Les habitants se réunissaient pour examiner la situation et établir des plans pour réparer les dégâts. Dans mon village nous avions établi des protections autour des potagers en vue de garantir nos plants de tomates, de navets, de pommes de terre et de tout autre légume avec lesquels nous faisons de délicieux potages et potées. Nous étions au milieu du mois d'avril et la température était de vingt-cinq degrés le matin. Le thermomètre indiquait trente et un degrés à 10 heures et 5 minutes, le jour où, du pas de ma porte, j'aperçus les combinaisons jaunes des sauveteurs. C'était le 3 juillet. 2008. L'aide internationale était enfin arrivée. L'air commençait à devenir sec. Nous sommes en juillet, vingt et un ans plus tard, il fait quarante-cinq degrés Celsius et nous avons tous très soif et comme vous, je sens qu'une sieste est obligatoire. »

La plus part du temps, après la montée, le repas et ma chronique, mes ouailles n'ont aucune difficultés à somnoler sous la tente et moi je me mets à l'écart et je me demande : quel a été le degré de liberté de l'eau du lac ?